NOTES DE LECTURE

LITTÉRATURE

Heures sauvages
Marie Petitcuénot

Au bord du monde assise
Barbara Bessy

La solitude des professeurs est infinie
Yannick Haenel

HISTOIRE

1919 fiction
Herbert Kapfer

ESSAIS ET DOCUMENTS

La Longue Dérive de la dette française. Histoire budgétaire de la V^e^ République
Julien Dubertret et Nicolas Ragache

Amazonie. Une histoire des civilisations de la forêt
Stéphen Rostain

Vous, Madame
Charlotte Milandri

D'une permanence païenne, sur quelques invariants anti-judaïques
Gérard Rabinovitch

LITTÉRATURE

Heures sauvages de Marie Petitcuénot, Éditions Héloïse d'Ormesson, 144 p., 17 €

En 1974, Marina Abramović, artiste serbe de 28 ans, convie le public à s'enfermer avec elle durant six heures dans une galerie napolitaine. Seront à disposition des dizaines d'objets (du plus innocent comme du miel, du rouge à lèvres au plus dangereux comme des chaînes, un couteau et un revolver) que chacun pourra utiliser à sa guise, sur elle, sans risque de poursuites, est-il précisé sur un écriteau lisible de tous. Marina se placera elle-même tel un objet et ne réagira pas, restera la plus neutre possible, sans bouger. L'objectif ? Découvrir de quoi l'être humain est capable quand un corps vivant est disponible et à sa merci…
Abramović a toujours cherché la radicalité dans ses performances artistiques, elle qui a été confrontée à la violence dès l'enfance interroge l'homme et la facilité avec laquelle il se débarrasse de son surmoi dans certaines situations. Andrea, le directeur de la galerie napolitaine, craint au dernier moment que « ça dégénère », il pense en particulier au pistolet chargé d'une balle qui figure au rang du matériel. Marina lui répond : « Je veux voir comment réagissent les passants de ta rue napolitaine, je veux les voir se débattre, je veux savoir comment je tiens, comment nos énergies se parlent. S'ils me tuent, tu raconteras, Andrea. Parce que ce n'est pas sincère, ce n'est pas honnête, si on n'accepte pas la possibilité qu'ils me tuent. » Le jour de la performance, c'est d'abord la surprise, la sidération. Puis un homme encouragé par sa femme fait le premier pas vers Marina, lui soulève les bras. Elle se laisse faire, sans expression. Ce premier geste relâche une certaine pression. Les femmes sont majoritairement bienveillantes quand elles touchent son corps avec du miel ou du rouge à lèvres, mais peu à peu, les heures passant, l'agressivité monte et la violence se déchaîne – jusqu'où ? Marie Petitcuénot excelle à s'immiscer dans le corps de l'artiste, dans l'enfer de son silence ; elle détaille les sensations, rend compte du combat de Marina Abramović qui résiste aux agressions alors qu'elle souffre d'une première blessure au couteau et que la peur l'envahit. Un récit aussi intense que profondément dérangeant.
Stéphanie Hochet

Au bord du monde assise de Barbara Bessy, Flammarion, 240 p., 20 €

« J'écris comme je vis désormais : rétrospectivement. Je trace l'itinéraire fou du temps perdu. Les époques et les noms s'y mélangent, je suis à la fois libre et prisonnière de cette cartographie du souvenir. La mémoire est comme ces cornets de surprise dont se délectent les enfants » : ainsi s'exprime Barbara Bessy, romancière bien d'aujourd'hui qui se glisse avec un talent fou dans la peau d'Anna de Noailles (1876-1933), figure artistique et mondaine parisienne de la Belle Époque. On pourrait les citer – elle et/

ou Anna de Noailles – à l'envi, tant la plume est alerte, l'observation fine, la critique cinglante ou la remarque, parfois bouleversante. Ainsi au sujet de son mari, le comte Mathieu de Noailles : « La douceur de son tempérament fait de lui une saison intermédiaire qui ne suscite ni l'envie de se blottir ni celle de se dévêtir. » Ou encore, à propos du mouvement Dada et de Tzara : « Ces enfants du Cabaret Voltaire ne sont pas des lumières. Toute cette clique de freluquets pense qu'il faut tourner le dos à la beauté, voire l'injurier, pour toucher à la vraie poésie. Ils choisissent le diable contre Dieu, sans imaginer que l'un et l'autre sont les deux visages retors du même dessin. » Et au retour d'une soirée au Palais Rose de l'avenue Foch : « Les voies de la mondanité sont impénétrables. Ce soir, le temps est empesé comme un col de chemise Charvet. » Écrits au présent comme on se souvient de sa vie au seuil de la mort, ces fragments désordonnés ont le charme de la nostalgie mondaine, tout à la fois élégante et souriante. On passe d'un dîner chez Robert de Montesquiou à Paris en 1912 à la Villa Bassaraba en 1902, puis au Café Florian à Venise en 1904, à la visite de l'Exposition universelle à Paris en 1900, au domicile du couple avenue Henri-Martin ou à celui d'Émile et Marguerite Borel en 1922 avec Albert Einstein ; on se couche avec Marcel Proust rue de Courcelles en 1902 – lequel fut le grand ami d'Anna de Noailles jusqu'à sa mort en 1922. « Nous sommes des papillons épinglés sur ses pages noircies. » Qui dit mieux ?

Isabelle Lortholary

HISTOIRE

1919 fiction de Herbert Kapfer, traduit et préfacé par Olivier Mannoni, Rivages, 496 p., 25 €

Ce livre de Herbert Kapfer, homme de radio avant tout, se range parmi les œuvres historiques. Il retrace l'immédiat après-guerre de la Première Guerre mondiale et la révolution de Novembre avec la chute du régime impérial. Composé entièrement de textes publiés en Allemagne entre 1919 et 1938, il est une investigation entreprise dans le but d'offrir une vision kaléidoscopique d'une année charnière qui correspond à l'un des chapitres les plus intéressants de l'histoire allemande.

Le récit, qui se déroule en quatre sections, chacune composée de divers fils narratifs illustrés de photographies originales, traite des effets sociaux, économiques et politiques d'événements majeurs comme notamment la révolte navale de Kiel, la révolution d'Octobre en Russie, la démission du *Kaiser* Guillaume II et les répercussions du traité de Versailles.

Somme étourdissante d'ingéniosité, les innombrables sources que Herbert Kapfer juxtapose, sans les commenter, tissent ainsi un panorama fractal des opinions et des idées que le lecteur est invité à interpréter par lui-même. Leur mise en regard démontre surtout de manière saisissante tout ce que la forme du collage peut apporter à la compréhension de l'histoire allemande, même pour ceux qui en ont peu de connaissances préalables.

Ainsi, le roman nationaliste *Peuple en danger* de Nathanael Jünger, paru en 1921, côtoie-t-il le roman d'anticipation militaire *La Ville sous la mer* publié par Joseph Delmont en 1925, avec, entre les deux, des passages de Mémoires, comme *Une jeunesse en Allemagne* d'Ernst Toller (1933), ou d'ouvrages historiques tels que *De Kiel à Kapp. Histoire de la révolution allemande* de Gustav Noske (1920) – toutes publications, qu'elles soient fictionnelles ou documentaires, prenant pour point de référence 1919. Année qui marque le début de ce que l'idéologie nazie appellera plus tard la « période de combat » (*Kampfzeit*) censée avoir jeté les bases de la conquête du pouvoir.

Le livre se déploie en faisant alterner l'enthousiasme des révolutionnaires avec l'humiliation ressentie par les nationalistes allemands mais aussi se mêle la fureur de ceux vivant comme une humiliation le traité de Versailles à l'ardeur des pacifistes pleins d'espérance, ou encore les divagations antisémites d'un personnage de roman aux ultimes appels à l'espoir de Guillaume II. L'intelligence avec laquelle l'auteur agence ces extraits, en une sorte de roman expérimental, est tout simplement remarquable de sorte que, si la maxime dit « quand une guerre éclate, la première victime, c'est toujours la vérité », cette dernière a ici tout à y gagner. **Eryck de Rubercy**

ESSAIS ET DOCUMENTS

La Longue Dérive de la dette française. Histoire budgétaire de la Ve République de Julien Dubertret et Nicolas Ragache, PUF, 672 p., 28 €

L'étau de la dette publique est en passe de se refermer sur l'économie française. La dette, qui atteint désormais 115 % du produit intérieur brut (PIB), pèse sur les perspectives de croissance et nourrit la défiance des investisseurs. Les rendements que ceux-ci exigent pour acquérir des emprunts d'État ont atteint un niveau inquiétant. Ce phénomène contribue à alourdir la charge d'intérêts et à réduire les moyens disponibles pour financer l'action publique.

Un grand nombre de Français continuent de sous-estimer les dangers dont cette évolution est porteuse. Pour éclairer la complaisance dont font preuve nos concitoyens à l'égard de gouvernements dépensiers, deux fins connaisseurs des finances publiques, Julien Dubertret et Nicolas Ragache, ont entrepris d'écrire une histoire budgétaire de la Ve République. L'ouvrage de référence qu'ils ont publié après une dizaine d'années de recherches casse quelques mythes. Les auteurs montrent notamment que le « tournant de la rigueur » de 1983 porte bien mal son nom. C'est en effet à cette époque que la recherche de l'équilibre budgétaire a cédé la place à un objectif nettement moins contraignant consistant à limiter le déficit à 3 % du PIB. Depuis lors, la dérive des finances publiques a été quasiment ininterrompue. De crainte

de froisser les électeurs, les gouvernements successifs ont renoncé à réduire les dépenses en termes réels. Ils ont au contraire eu massivement recours aux prélèvements obligatoires pour financer des politiques publiques – notamment sociales – de plus en plus généreuses. La campagne pour l'élection présidentielle de 2027 reflète cette nonchalance : parmi les candidats déclarés, rares sont ceux qui osent dire combien il sera difficile de remonter la pente. Dans un tel contexte, l'ouvrage de Julien Dubertret et Nicolas Ragache est particulièrement précieux : en donnant aux lecteurs l'ensemble du dossier, il leur permettra de prendre conscience de l'urgence de la situation.

Annick Steta

Amazonie. Une histoire des civilisations de la forêt de Stéphen Rostain, Tallandier, 320 p., 27,50 €

Pendant des siècles, l'Amazonie a été considérée comme le paradigme d'une nature vierge, immense et hostile, demeurée presque vide d'hommes avant l'arrivée fatale des *conquistadors* en 1492. Les populations autochtones étaient ainsi perçues comme n'ayant pu développer que des formes d'habitat éparses et des cultures rudimentaires. Cette représentation dépréciative, héritée des premiers explorateurs, est aujourd'hui remise en question par Stéphen Rostain, directeur de recherche au CNRS, dont le dernier livre qu'il consacre à l'Amazonie est celui d'une histoire des civilisations de la forêt remontant à treize mille ans. En vérité, une passionnante histoire, tout autre que celle officielle dressée par les Occidentaux.

C'est que les fouilles menées par Rostain, notamment en Guyane française, en Équateur et dans plusieurs régions du bassin amazonien, ont révélé l'existence de sociétés organisées, capables de transformer leur environnement. Loin donc de subir les contraintes de la forêt, ces populations surent l'aménager avec une remarquable maîtrise. Et l'une des découvertes majeures mises en lumière par Rostain, grâce à la technologie laser, concerne d'immenses aménagements hydrauliques et agricoles dissimulés sous la canopée.

Ainsi la forêt actuelle masquerait-elle les traces d'une civilisation, répartie en villages et en centres cérémoniels qui sont comme autant de vestiges d'un vaste paysage culturel structuré ; les populations précolombiennes ayant aussi, par la diffusion d'une incroyable quantité d'espèces végétales, modifié sur des millénaires la composition même de la forêt. Cette idée trouve une illustration avec les fameuses *terra preta*, ces « terres noires » amazoniennes qui, contrairement aux sols naturels souvent pauvres, résultent d'un enrichissement volontaire de charbon végétal, de déchets organiques, de tessons de poterie et de résidus alimentaires. Rostain montre que ces sols artificiels permettaient une agriculture durable, prouvant par là que les habitants de l'Amazonie maîtrisaient des techniques sophistiquées de gestion des ressources.

Bien sûr, les conséquences scientifiques

de ces découvertes modifient radicalement notre compréhension de l'Amazonie en cela que la forêt amazonienne est en partie le produit d'une longue coévolution entre les sociétés humaines et leur environnement, si bien que les peuples autochtones apparaissent comme les héritiers de pratiques anciennes ayant contribué à maintenir une extrême biodiversité tout en exploitant durablement les ressources naturelles. Rejoignant les réflexions contemporaines, les travaux de Rostain, à l'heure où l'abattage des arbres, en Amazonie, a pris des proportions dantesques, peuvent ainsi éclairer au mieux les choix à faire actuellement de gestion de son immense territoire. Il en va de notre monde à venir.

Eryck de Rubercy

Vous, Madame de Charlotte Milandri, Arléa, 112 p., 15 €

Enfants abusés : hélas ! le sujet est d'actualité. Christine Angot a été l'une des premières à raconter. Puis ont suivi Camille Kouchner, Neige Sinno, plus récemment Romain Lemire, et aujourd'hui Charlotte Milandri. Le livre s'ouvre sur un déjeuner de famille. Il y est question d'une professeure de sport qui vient juste de s'éteindre. Une certaine Madame P. que la narratrice et ses deux frères ont « subie » lorsqu'ils étaient enfants. Le terme employé sans penser à mal par le père bouleverse sa fille. Et pour cause. Jeanne décide alors de se rendre dans la maison de cette femme. Cette femme qu'elle n'a jamais oubliée et n'oubliera jamais. Cette femme qui l'a abusée sexuellement quand elle était enfant. Jeanne n'en a jamais parlé : « qu'aurais-je eu à dire d'ailleurs ? Et à qui ? » À force de se taire, on finit par douter. Jeanne part à la recherche de son passé et de cette étrange professeure qui, alors qu'elle n'avait pas d'enfants, avait une balançoire dans son jardinet et collectionnait les DVD de Disney. Elle ira de découverte en découverte. Plus oppressantes les unes que les autres. Dans la salle de bains, le parfum qu'elle portait enfant ; dans une armoire, une pile de T-shirts de petite taille sur le haut de laquelle elle reconnaîtra le sien ; dans un tiroir, des photos de classe avec le nom de ses victimes. Douze petites filles et Jeanne, la favorite. Jeanne qu'elle attendait à la fin des cours. Jeanne sur qui elle a commis l'irréparable. Un baiser volé. Une main glissée dans la culotte. Quelques secondes à peine. « Ça dure le temps de le dire. Une main sur le sexe. Une main d'adulte sur un sexe d'enfant, ça dure une vie. » Il faudra plus de quatre ans à la narratrice pour parvenir à dire ce qui lui est arrivé. Il lui en faudra trente pour parvenir à l'écrire. Son roman dit les ravages de ces gestes interdits : « ça finit par tuer. Des corps, des désirs, des familles et des amours. » *Vous, Madame* est un texte fort, pudique, bouleversant. Un texte mû par la nécessité dont la force du sujet ne doit pas occulter la beauté du style. Choisi, poli, chaque mot du récit de Charlotte Milandri brille d'un éclat incomparable. **Alexandra Lemasson**

D'une permanence païenne, sur quelques invariants anti-judaïques

de Gérard Rabinovitch, Le Bord de l'eau, 97 p., 12 €

D'où vient le regain de l'antisémitisme ? Quel est son prototype ? Diffère-t-il de l'antijudaïsme de la basse Antiquité ? S'inscrit-il dans la continuité du paganisme moderne où puisa le nazisme ? Poursuit-il sa course aujourd'hui ? C'est à ces questions que répond *D'une permanence païenne, sur quelques invariants anti-judaïques* du philosophe Gérard Rabinovitch. Sa boussole pour ce tour de force en cent pages ? Le respect ou le rejet du legs du monothéisme éthique : la loi mosaïque, vecteur de civilisation, filtre et frein du pulsionnel.

L'antijudaïsme, souligne Rabinovitch, n'est pas d'invention chrétienne. À contre-courant d'Aristote et de Théophraste Renaudot qui saluaient en Israël un peuple de philosophes, il prend souche dans la culture gréco-latine ultérieure. Au IIe siècle, le prêtre et historien égyptien Manéthon dit son mépris pour les Hébreux, des « comploteurs » qui ne vénèrent aucune divinité. De l'Égyptien Apion au Romain Tacite, on charge la barque. La circoncision est une mutilation, le respect du repos le septième jour trahit la paresse. Apion accuse les juifs de perpétrer le sacrifice d'un Grec. Qu'ils ne jettent jamais à la voirie un nouveau-né indésirable scandalise Tacite.

À partir du IIe siècle de notre ère, apparaît l'antijudaïsme chrétien. Les chrétiens d'Antioche exemptés des rituels ont pris le pas sur les juifs christianisés de Jérusalem. Infecté par le paganisme de la basse Antiquité, le christianisme est poussé de surcroît à s'ériger en nouvel Israël au titre de la théorie de la substitution.

Au XVIIIe siècle, se répand un antijudaïsme foncièrement antireligieux, hostile aux juifs et aux chrétiens autour de Voltaire et son « Écrasons l'infâme ». La controverse d'ordre religieux passe à l'arrière-plan aux XIXe et XXe siècles, supplantée par l'éloge du physique grec et l'examen des races et de leur hiérarchie, et un salmigondis scientiste. Les nazis s'en réclameront pour planifier la Shoah.

La phase d'aujourd'hui, Rabinovitch l'esquisse par le biais de l'avertissement du psychologue Eugène Enriquez : « Tout juif sait à tout moment, et même dans nos sociétés actuelles, que l'aventure nazie ne s'est pas terminée. » Entendre apparenter le juif au Blanc néocolonialiste, élitiste, accapareur, maître des médias, de la politique et de la finance (pas innocent, le haro sur les riches !), thuriféraire du patriarcat et, déclaré ou pas, complice d'un génocide à Gaza, suffit à le redouter. Et à s'armer de vigilance. **Philippe Delaroche**